

## Chapitre 17

### *Les Apôtres de la Mauvaise Foi.*

**L**e train prend lentement sa vitesse dans le chuintement de la vapeur, le staccato de plus en plus rapide des roues sur les éclisses, les secousses et les claquements sur les aiguilles. Nous quittons la ville pour commencer à rouler au milieu de la campagne. Les champs défilent derrière les fenêtres à vitres et la vitesse se stabilise enfin.

En regardant par la fenêtre, je puis apercevoir un autre train qui me surprend quelque peu. Comme nous en avons encore beaucoup en France, ce train est tiré par une locomotive anglaise Crampton. Ce sont des locomotives rapides qui atteignent sans difficulté les cent à cent vingt kilomètres à l'heure sur des voies droites et bien nivelées. Mais ayant pu approcher les machines fabriquées ici qui sont nettement améliorées à l'instar de ce qui se fait en France, je suis surpris de constater qu'apparemment les États du Sud ont encore recours à ces machines qu'il a fallu faire acheminer depuis l'Europe. J'aborderais bien le sujet avec Tertullien, mais il n'a pas vraiment d'expérience en matière de trains. Né en Guadeloupe où les seuls trains que l'on croise roulent sur des voies étroites et déplacent la canne à sucre dans des wagonnets de mine entre le lieu de déchargement des charrettes et les tapis roulants des moulins à jus, il n'a sans évidemment jamais vu de locomotive avant d'arriver ici. Je m'adresse donc à Hélène.

- Ma chère Hélène, avez-vous remarqué le train qui roule vers nous ?

- Mais oui. Il s'agit d'un convoi de l'une des compagnies locales dont mon père est actionnaire. Cette machine roule haut-le-pied<sup>1</sup> sans doute parce qu'elle va au dépôt pour accrocher un train. Mais il s'agira sans doute d'un train léger qui a besoin de rouler vite.



*« Cette machine roule haut-le-pied sans doute parce qu'elle va au dépôt... »*

---

<sup>1</sup> Haut le pied : locomotive sans train accroché derrière l'ensemble tracteur c'est-à-dire la locomotive, son tender et parfois un fourgon technique court à deux essieux.

On s'en sert ici pour le transport de voyageurs qui ne vont pas très loin. Et aussi, parce qu'elles sont plus légères que les quatre cent quarante lorsque qu'on est amené à rouler sur des voies de bois.

- Des voies de bois !?

- Oui. Des voies en bois avec une simple lame de fer sur le haut du rail. »

J'ai du mal à croire que ce soit possible. Mais l'officier du Génie qui apparemment n'a rien perdu de notre conversation se tourne vers moi.

- Madame a parfaitement raison », explique-t-il en anglais. « Je vous prie de m'excuser mais si je comprends assez bien le français je ne le parle que mal. Mais il est vrai que nous avons sur certaines lignes des voies de bois. C'est une pratique qui heureusement se perd de plus en plus mais il reste de ces voies construites en madriers de bois sur lesquels on pose des lames de fer épaisses qui assurent le contact entre la roue et le rail. Dans les régions où le climat est sec, ces voies ont une certaine durée, mais dans les États où il pleut, c'est une catastrophe. Mais je me pose une question, êtes-vous immigrés depuis longtemps ? »

Je vais pour répondre, mais Hélène me devance. Elle explique qu'elle est née à Charleston et que je suis un parent français à elle qui travaille à Charleston. Nous ne sommes donc pas des immigrés et elle-même est américaine.

- Nous nous rendons à Columbia pour affaires...

- C'est cela, » me coupe-t-il. « Et c'est sans doute pourquoi nous avons droit à une telle protection de ce train. Vous-mêmes êtes armés, votre ami qui ne dit rien et vous.

- Moi aussi, fait Hélène en sortant à moitié de son aumônière un petit revolver à cinq coups dont je vois briller les amorces.

- Vous voici armée d'un joli petit Remington bien yankee, pour une jeune sud-carolinienne.

- Qu'il soit fabriqué où que ce soit, c'est une main confédérée qui le tient. Et décidée ! »

L'officier sourit et nous regarde d'un air amusé. « Si j'ai bien compris, vous avez quelques connaissances en chemins de fer. Eh bien moi aussi, figurez-vous. » Comme je ne tiens pas à lui laisser prendre le dessus dans notre compartiment, je lui réplique :

- Cela me semble naturel pour un officier du Corps des Ingénieurs<sup>2</sup>. Chez nous aussi les officiers du Génie, qui sont en général issus de l'École Polytechnique, sont instruits non seulement sur les constructions ferroviaires, sur l'emploi du chemin de fer à la guerre mais aussi, ils apprennent à conduire les trains dans le cadre de leur formation de base.

- Seriez-vous un militaire français infiltré en Caroline du Sud ?

- Nenni. Je suis un géomètre français envoyé dans ce pays pour étudier vos méthodes modernes d'utilisation de la vapeur dans les transports et l'industrie. Mais mon associé et moi-même avons déjà été bien mis à contribution pour participer à des chantiers techniques fort intéressants.

- Dont les travaux topographiques et d'implantations de points pour le nouveau dépôt de chemin de fer de Charleston. J'ai entendu parler de vous. Et lequel d'entre vous applique les techniques d'implantations topographiques au tir d'artillerie ? »

Je souris. « Je pense que ce doit être Mademoiselle ».

Un peu piqué, l'officier me demande si nous sommes attendus à Columbia. C'est encore Hélène qui répond.

- Un fondé de pouvoir de la compagnie de chemin de fer nous attendra à la gare avec des voitures pour nous conduire à l'endroit où nous longerons.

- Est-il indiscret de vous demander en quel hôtel vous comptez descendre ?

- Oui. Très indiscret.

---

<sup>2</sup> Corps des Ingénieurs : en anglais *Corps of engineers* ce qui correspond à l'arme du Génie en France.

- Dommage pour vous, je vous aurais proposé de vous loger au cercle des officiers. Là au moins il n'y a pas de punaises dans les lits.

- Je doute qu'il y en ait là où nous allons. »

La conversation tourne court. Hélène me semble fort irritée. Il est vrai qu'il commence à faire chaud dans ce compartiment fermé. Mais nous traversons une région assez aride ou qui en tous cas n'a pas connu de pluie depuis quelque temps. Le train soulève donc de la poussière. Il ne roule pas très vite et pourtant la voie nous secoue un peu. Et encore, la voiture française qui nous véhicule est dotée de ressorts sur les deux essieux ce qui améliore le confort. Pour des raisons de sécurité, on nous fait voyager ainsi mais j'aurais bien aimé essayer de ces voitures américaines avec un couloir central et des fauteuils arrangés en salon. C'est toutefois moins intime et il convient de rester toujours sur ses gardes dans les périodes agitées. Il existe aussi, mais dans les compagnies du Nord, je crois, des voitures à compartiments dotées d'un couloir latéral. Les compartiments sont moins larges pour laisser le passage au couloir mais cela donne la liberté de quitter le compartiment pour fumer un cigare dans le calme. On peut aussi se rendre à la voiture billard ou à la voiture restaurant. Eh si ! MM. les Américains qui sont astreints à de longs voyages ont créé des voitures restaurants pour les gens qui ont les moyens de ne pas se charger de nourriture. Dans ce train qui ne parcourt pas plus de cent cinquante milles anglais, soit environ deux cent quarante kilomètres, il n'y a pas de voiture restaurant. Il n'y a pas non plus de chalet de nécessité. Et y en aurait-il eu, nous n'aurions pas pu nous y rendre puisqu'il n'y a pas de couloir. Je me décide à demander à notre compagnon de route s'il a une idée de la durée réelle de notre voyage jusqu'à Columbia.

- Si nous ne rencontrons pas d'embûches, panne ou attaque, par exemple, le trajet entre Charleston et Columbia est d'environ quatre heures. Aujourd'hui, il me semble que nous roulons un peu plus lentement que d'habitude, mais c'est à peine sensible. Nous allons ralentir pour la traversée de Branchville. Jusqu'à il y a trois mois, il fallait descendre à Branchville, changer de gare et reprendre un autre train pour Columbia. Mais Dieu merci, les deux compagnies ont fusionné et ont raccordé les deux réseaux par une rocade ferroviaire.

- Et les probabilités d'attaques ?

- Avec les « *gunmen* » qui occupent le train, je ne pense pas que ce soit d'actualité. Aujourd'hui en tout cas. Mais il existe d'autres possibilités d'incidents. La voie est unique sur la plus grande partie du trajet. Je ne sais pas si avec l'augmentation du nombre de gens qui voyagent depuis la Sécession il ne va pas y avoir davantage de trains à rouler. Ce qui signifie plus d'attente aux châteaux d'eau. Nous allons sans doute devoir ravitailler à Branchville ou à Orangeburg. Mais en tout état de cause, nous devrions arriver à Columbia avant six heures de l'après-midi. »

Je remercie l'officier et me replonge dans la contemplation du paysage. Par les fenêtres de gauche le paysage est fait de campagne assez plate et sèche. À droite, il est partiellement masqué par les nuages de fumée qui sortent de la cheminée. Les volutes noires de fumée de feu bois se mêlent aux blanches de la vapeur qui purge de temps en temps la boîte à fumée ou qui jaillit du sifflet lorsque le mécanicien avertit de l'arrivée du convoi. Nous contournons Branchville au ralenti mais sans nous arrêter. La gare où nous faisons escale est située à moins de deux kilomètres de la dernière aiguille de la voie de ceinture. L'arrêt est de moins de dix minutes. Nous n'avons même pas le temps de nous rendre à la gare pour y soulager nos vessies. Je descends tout de même sur le quai. Ces employés de la compagnie s'affairent et de nouveaux passagers remplacent ceux qui viennent de descendre.

Je me rends à la machine pour y trouver l'agent de sécurité qui doit s'y trouver. Personne. Je me rends donc au fourgon de tête. J'y trouve un sergent et quatre hommes. Il me dit que le lieutenant est en poste avec quatre autres hommes dans le fourgon de queue. Effectivement, il est là. Ses gens sont armés de carabines Maynard dont j'ai pu mesurer

l'efficacité. Je suis rassuré de le trouver mais lui demande pourquoi il n'y a personne dans la machine.

-En principe il y a un « vigilante » de la S&W.C. dans la locomotive. Il est à vue directe de mon sergent dans le fourgon de tête. Mais il est allé au bureau de la Gare et ne va pas tarder à revenir. »

Effectivement, le voilà qui arrive. Il tient un papier dans la main gauche. Il le brandit :

- Nous avons une alerte. Il y a une bande de pistoleros signalés à Orangeburg. Ils sont sur le quai de la gare mais se tiennent tranquilles. D'après le chef de gare, ils semblent attendre un train particulier mais qui viendrait de Columbia, et non qui s'y rend. »

Le lieutenant saute du fourgon et se hâte vers celui de tête pour donner ses ordres au sergent. Il ne me reste qu'à attendre qu'il repasse. Mais déjà le chef de service qui doit donner le signal du départ approche, son fanion à la main. Je décide de remonter dans la voiture. J'ouvre la portière et ai un mouvement de surprise. Mes compagnons ne sont plus dans le compartiment. À la place je trouve un monsieur habillé en bourgeois à l'européenne et une dame.



*Je trouve un monsieur habillé en bourgeois à l'européenne et une dame.*

Le monsieur s'évente calmement avec son chapeau de feutre ratiné gris clair. La dame semble prendre son mal en patience. Il fait chaud, c'est vrai, et par les fenêtres du compartiment je peux voir les volutes grises de la fumée qui roulent mollement dans la brise sèche et chaude.

Je ris de ma méprise. J'ai ouvert le compartiment voisin du nôtre. Je referme sans la portière trop la claquer. Au lieu de remonter immédiatement dans la voiture, j'attends que passe devant moi le lieutenant qui revient vers son fourgon.

- Quelles sont vos consignes, mon lieutenant ?

- S'il y a une attaque, surtout restez à l'abri dans votre voiture et laissez-nous faire.

- Soit, mais si par malheur un individu agressif tentait de nous attaquer en montant sur le marchepied ?

- Cela ne se produira pas.

- Désolé, mais cela m'est arrivé il y a moins d'un mois entre Savannah et Charleston...

- Et qu'avez-vous fait ?

- Mon associé en a tué un avec son revolver et nous en avons capturé un autre, un agent de Chez Pinkerton et moi-même.

- Mais, êtes-vous armés ? » Il s'interrompt en semblant découvrir le gros étui de cuir de mon LeMat. « Je n'avais pas fait attention, pardon. Et je suppose que vous savez vous en servir...

- À bon escient. Je ne suis pas adepte de l'abattage systématique des agresseurs, humains ou bestiaux. Je fais une exception pour les serpents lorsqu'ils se montrent offensifs. Pour le reste, je ne tue que s'il est impossible de faire autrement. Les morts ne parlent pas et il est toujours utile de comprendre pourquoi un individu en agresse un autre.

- Vous savez, si les tueurs à gages qu'on nous a signalés à Orangeburg sont encore en place, vous verrez bien qu'ils n'ont rien de bien avenant et que selon toute vraisemblance ils sont fermés à toute argumentation humaniste.

- Soit. Et alors, que faisons-nous si un agresseur s'en prend à notre compartiment ?

- Eh bien, faites donc comme entre Savannah et Charleston. »

Il retourne rapidement à son fourgon parce que le chef de quai s'impatiente. En somme, le lieutenant chargé de notre sécurité se défait sur nous pour notre défense rapprochée. Décidément, cela sent de plus en plus la mauvaise foi. Mais comment en vouloir à ce simple exécutant ? Ce qui me surprend, c'est qu'il n'y ait personne du détachement militaire dans la locomotive. Les « vigilantes » des compagnies ferroviaires sont des gens efficaces d'ordinaire, mais il me paraît difficile pour le lieutenant de commander son détachement scindé en deux éléments situés aux deux bouts du train. Le convoi s'ébranle dans un concert de chuintements, de grincements des grandes roues qui patinent sur les rails malgré le sablage, et de soufflements des pistons qui envoient de la vapeur à basse pression dans la boîte à fumée en expulsant de nouveaux panaches gris et noirs au-dessus du train.

Il nous reste, si tout va bien, une bonne heure et demie avant d'arriver à l'étape d'Orangeburg. La Bonne Lucie est restée silencieuse depuis le départ. Lorsque le train a atteint sa vitesse de croisière, elle se lève et empoigne la valise en rotin qu'elle a juchée sans effort dans le filet à bagages au-dessus de sa banquette. Elle la redescend avec un large sourire et nous apostrophe en créole.

- Et à présent, nous allons pouvoir nous restaurer avec le régal que vous a préparé la Bonne Lucie depuis hier matin. Regardez ces merveilles. »

En entrée, des « Zaccra » ces beignets de poisson préparés sous forme de boulettes d'une bouchée. Ensuite, du gâteau de patate au sucre s'accompagne de blancs de poulet froid. Et en bonne cuisinière de la culture française des Colonies, la Bonne Lucie nous a cuit une galette épaisse de pain levé. À part la forme qui peut surprendre, je retrouve le goût de pain de France. En fait, nous découvrons que nous avons faim. Tertullien se réjouit aux « zaccras » ; surtout quand la Bonne Lucie sort de sa valise un flacon bouché contenant des piments « zoizeaux » confits dans l'huile. Personnellement, je ne verse que quelques gouttes de cette huile brûlante sur mes petits beignets de poisson. Pour boire, Lucie sort un dernier trésor de sa



mallette, une grosse gourde d'eau qu'une enveloppe de laine humide tient au frais et un flacon de sirop d'orange pour donner du goût au frais breuvage.

Mais nous comptons tous, sans le dire, sur l'arrêt à Orangeburg pour sacrifier à la nature. Parce qu'il va falloir soulager nos vessies.

La ligne est maintenant fluide et le train roule beaucoup plus vite que dans la première partie du voyage. En fait nous avons terminé notre pique-nique roulant depuis un peu moins d'une demi-heure quand nous sentons le train ralentir. Nous approchons de la gare puis nous passons sur une aiguille qui marque le début d'un dédoublement de la voie. Nous roulons sur la voie de gauche en continuant à ralentir et les freins se mettent à siffler et faire vibrer notre voiture. Notre souci est de savoir s'il y aura suffisamment des cabines de « *restrooms* » pour toutes les dames. S'il en manque pour les messieurs, nous nous arrangerons avec la « verte nature ». Verte, c'est une image parce que l'environnement est au moins aussi aride sinon plus que la campagne que nous avons traversée jusqu'à présent.

Assis à gauche, je distingue un convoi arrêté avec le mécanicien en train de refaire le plein d'eau. En tête de train, il y a un groupe d'hommes dont l'apparence fait davantage penser à des professionnels du revolver qu'à des travailleurs ordinaires.



*Je distingue un convoi arrêté avec le mécanicien en train de refaire le plein d'eau.*

Ce qui est étonnant c'est que la plupart des hommes portent leurs armes dans des étuis de cuir souple portés hauts en avant de leur hanche gauche. C'est l'usage le plus fréquent pour pratiquer le tir rapide en « *cross draw* » en posant la main gauche sur l'étui. Pourtant deux des « *gunmen* » ont des étuis d'un tout nouveau modèle, en cuir épais et raide, portés bas sur la cuisse. Ce qui me surprend, c'est que ces deux hommes sont des gauchers avec la crosse de leur arme à portée de leur main gauche. Ils semblent prêts au combat puisque les lacets de cuisse sont serrés pour maintenir l'étui en place au moment du dégainé. Autre sujet de surprise, ils nous tournent le dos ce qui confirme le renseignement que m'avait confié le lieutenant : apparemment ce n'est pas nous qu'ils attendent.

Notre train finit de s'arrêter. Nous apprenons qu'il va y avoir plus d'une heure d'arrêt parce qu'il n'y a qu'un seul château d'eau. Il va donc falloir faire manœuvrer notre locomotive haut-le-pied, une fois que l'autre train sera parti, pour amener l'orifice de remplissage de la chaudière sous la manche à eau. Cela va se faire très bientôt mais il va falloir auparavant faire remonter la pression dans la chaudière de l'autre train. En ce qui concerne notre locomotive, elle dispose d'une vanne qui permet de faire tomber la pression dans la citerne sans complètement « détendre » la chaudière. Ce n'était pas monté d'origine, m'expliquent Hélène et l'officier du Génie, mais la compagnie S & W.C. a acheté plusieurs de ces dispositifs à la France et à l'Angleterre pour les monter sur celles des locomotives qui se prêtaient à cette modification.

Du coup, le temps d'escale nous assure suffisamment d'attente pour détendre nos vessies, voire plus si nécessité, et même nous rendre au saloon de la gare pour y prendre un thé chaud qui désaltère, ou de la bière fraîche. La gare est située tout à fait hors de la ville d'Orangeburg mais sur un point d'eau abondant à faible profondeur. Cela permet un remplissage rapide du château d'eau en toute saison et, pour le saloon, de disposer d'une source de fraîcheur pour conserver les fûts de bière ou d'eau à boire. La gare elle-même est un bâtiment imposant auprès duquel sont installés les ateliers les plus susceptibles de travailler au profit des clients du chemin de fer.



*La gare elle-même est un bâtiment imposant auprès duquel sont installés les ateliers.*

Pour le moment on ne voit personne au travail. Tous les visages sont tournés vers le quai de la grande voie qui est finalement assez éloigné du bâtiment de la gare. L'officier du génie m'explique que les projets sont de faire de cette gare d'abord une halte capable d'accueillir six trains à la fois et plus tard peut-être, un carrefour de lignes comme il en est un en développement en Caroline du Nord à Selma. L'ambition des deux Caroline et de la Georgie est de rattraper le retard pris sur la Virginie. « Si la guerre se déclenche effectivement, nous allons prendre un retard terrible dans un projet qui commence à se concrétiser et qui est celui de relier la pointe Sud de la Floride à la ville de Chicago par un axe ferroviaire qui nous fera gagner un temps précieux sur la voie maritime par l'océan ou la voie fluviale par le Mississippi. »

Ces indications devraient me passionner mais l'attention que les badauds portent à ce qui se passe sur le quai de la grande ligne a tendance à me préoccuper davantage. L'officier du Génie m'abandonne pour se porter vers la gare. Je vérifie que le coffre à bagages du compartiment est bien fermé et que j'ai la clé dans la poche. Ceci fait nous nous rendons à notre tour à la gare.

L'intérieur est propre et bien aménagé. Les « *commodités* » sont bien entretenues et disposent d'un système de chasse d'eau et de vannes d'eau courante pour se laver les mains. Pourtant, à voir l'état de crasse de bien des gens qui rôdent autour des quais, je me demande combien de fois par an ils ont un contact avec de l'eau. C'est pour nous faire servir au bar de cette sorte de saloon annexe à la salle des guichets que commencent les difficultés. Un homme de forte carrure s'approche de nous et nous interpelle poliment mais fermement : « La salle est interdite aux nègres. Votre esclave doit attendre dehors. » Sans mot dire, Hélène sort de son réticule un papier plié en quatre qui porte des tampons officiels. L'homme prend le document et le rend à ma fiancée. « Cela ne change rien qu'elle soit affranchie depuis l'abolition en France. Ici nous sommes dans la Confédération des États d'Amérique et les nègres ne sont pas admis dans notre saloon. » Alors, Hélène adopte une autre tactique. Toujours sans mot dire, elle présente son passeport qui comporte, nouveauté extraordinaire à mes yeux, une petite photographie de son visage. Je vois le tenancier se décontenancer.

- Mais mademoiselle, j'ai le plus profond respect pour Monsieur votre père, seulement, comprenez-moi, si je vous laisse entrer avec... cette... cette...

- ... cette dame qui a été ma nourrice...

- ... cette femme, noire, cela va être l'émeute dans la salle.

- Alors, elle a pu m'accompagner au « *restrooms* » mais je vais devoir me passer de ses services dans la salle ?

- Si elle entre, elle ne pourra pas s'asseoir. »

Nous nous regardons Tertullien et moi. Je sors à mon tour un document que m'a fait délivrer le Général de Beauregard, signé de sa main. L'homme lit ce nouveau document officiel, me considère également avec une perplexité inquiète. Par la porte battante qui sépare la salle du bar des celle des guichets, je puis distinguer l'officier du Génie en train de boire une bière dans un « *mug* » de facture bavaroise. Sent-il que je le regarde, toujours est-il qu'il pose sa choppe sur le bar en disant un mot au serveur puis il vient vers nous.

Du coup le patron du saloon se trouve avoir affaire à forte partie. Il va pour dire quelque chose quand ses yeux s'écarquillent. Je me retourne mais avant de commencer mon mouvement j'ai le temps de voir que la main de l'officier du génie ramène de derrière son dos un de ces revolvers à carcasse en laiton. Je n'ai pas le temps d'épiloguer. Depuis ma descente du train j'avais détaché la sangle qui ferme l'étui de mon LeMat. Entre nous et la porte qui donne vers les voies sont apparus quatre des cinq hommes qui m'avaient intrigué en arrivant. Ils ont passé leurs armes dans leur ceinturon sauf l'un des gauchers à ceinture d'arme moderne. Celui-ci a dégagé le chien de son arme de la petite bride cuir qui empêche le revolver de sortir intempestivement de son étui. Je me demande bien où se trouve le deuxième gaucher à ceinture moderne. Les quatre « *gunmen* » regardent dans notre direction ; l'un d'eux a un geste pour sortir son arme. C'est l'un des porteurs d'étui « mou ». Il pose sa main gauche sur l'étui qui pendouille sur sa hanche et commence à sortir l'arme, le pouce sur le chien.

De ma droite gronde une détonation. L'homme s'effondre, le front percé. Presque immédiatement, un deuxième coup de feu part du même endroit. Le gaucher ne peut rien faire, la deuxième balle l'a frappé à l'épaule. Mais il reste deux tireurs. Leurs armes sont sorties. Alors j'ouvre le feu sur celui de droite pour moi – de gauche pour le groupe qui nous fait face – le tireur le plus éloigné. Au moment où mon LeMat tonne de son canon central chargé à balle, j'entends l'aboiement sec d'une arme de petit calibre. Mais je m'intéresse



plutôt à ce qui se passe dans ma ligne de mire. Réflexe de tireur militaire, j'accuse le coup, c'est-à-dire que je retiens en mémoire la dernière image de ma ligne de mire au départ du coup. J'étais en ligne, en dessous de la clavicule droite de ma cible qui est partie en arrière en tournant sous l'impact de la grosse balle pour canon lisse. Il me reste les neuf coups du barillet. Deuxième aboiement sec à ma gauche. Le dernier tireur reçoit le petit projectile au milieu du front. Il y porte les deux mains en laissant tomber son arme laquelle tire en tombant au sol. L'officier du Génie n'a apparemment pas ouvert le feu. Je reste sur mes gardes mais jette un coup d'œil à Tertullien. Celui-ci remarque, froidement : « Tu sais, la double action, cela a du bon, quand même. » Il a ouvert la portière de son Lefauchaux et remplace rapidement les deux étuis vides par deux cartouches pleines. La Bonne Lucie est restée calme mais s'est mise à l'abri des vues derrière une cloison de bois.

Au cours de la bataille, la salle des guichets s'est vidée comme par miracle. Il ne reste dans la salle, par terre, que les quatre tueurs. La première victime de Tertullien ne bouge pas. Sa deuxième victime, blessée, ne peut attraper son arme de la main gauche. Manifestement, l'homme souffre de son épaule au moindre mouvement et il lui faudrait se déhancher pour prendre son arme serrée dans l'étui neuf.

Mon bonhomme à moi est recroquevillé à plat ventre, inerte. Il a lâché son revolver. Comme je m'en suis douté, c'est bien Hélène qui a tiré avec l'arme de petit calibre, son Remington à cinq coups. Sa victime n'est pas morte. Ce tueur est assis au sol hébété, un trou dans le front par où sort un sang épaissi de ce que pense être de sa matière cervicale. Je me demande bien où est le dernier tueur.

L'officier du Génie a gardé son calme. Il a encore son arme à la main, toujours chargée et propre. Il n'a pas tiré. Le deuxième gibier de Tertullien a abandonné toute velléité de prendre son revolver toujours enfoncé dans son étui. L'homme est assis par terre, la main droite sur sa blessure dont le sang fait une tache qui s'étend sous son gilet. Son chapeau marron foncé est posé sur le plancher à sa droite. Les gens commencent à revenir mais restent aux portes de la salle des guichets. Une cavalcade se fait entendre et un homme qui porte un insigne de marshal entre, son *coach gun* braqué. Il le tourne vers les deux blessés conscients mais finit par désarmer les chiens de son arme. Au moment où il va parler, on entend une fusillade du côté des voies et je reconnais les aboiements graves des carabines Maynard. La voix du lieutenant crie soudain « Halte au feu ! » Piétinements sur le trottoir en bois qui entoure le bâtiment de la gare. « Il est mort », fait une voix. « Un Remington en 44. Merde ! Regarde donc ce qu'il a fait à ses balles... » La curiosité s'empare de moi, mais je fais la *poker face*.

- C'est quoi, cette pagaille ? Qui est témoin ? Qui a tiré sur celui-ci ? »

Le « celui-ci », c'est celui que j'ai arrangé avec mon LeMat.

- C'est moi.

- Mais avec quoi ?

Je lui présente mon LeMat au barillet encore chargé. « Avec le canon central un calibre 20 chargé à balle.

- Calibre 20 ? En centièmes de pouce cela fait un...soixante-cinq ! Pas étonnant que vous l'ayez tué sur le coup !

- Je l'ai tué ? » Je me précipite sur le corps que l'un des assistants du marshal a retourné. Je le croyais évanoui mais sa blessure est horrible. Apparemment, mon arme tire à la bonne hauteur mais trop à droite. Au lieu de frapper sous la clavicule et au milieu, elle a frappé sous la clavicule mais à l'aplomb de l'oreille droite. Une partie de la viande a été arrachée avec des morceaux d'os. À cette courte distance, à peine trois ou trois mètres et cinquante centimètres, l'impact a été terrible et a arraché des veines et artères de la base du cou. Tertullien prend un air narquois :

- Heureusement que j'ai fait un effort pour ne pas tuer mon deuxième gusse, sinon le marshal n'aurait personne à interroger. » Ledit marshal fait alors apparemment attention à notre accent français et nous demande qui nous sommes exactement. Nous sortons nos passeports avec la lettre intercalaire de l'immigration de Charleston. Je présente aussi la lettre de mission du Général de Beauregard.

- Nous avons rendez-vous demain à Columbia avec le Président Davis. Une voiture officielle doit nous prendre tout à l'heure à l'arrivée du train.

- Soit, mais il me faut expliquer ces morts et ces blessés. »

Entre le lieutenant. Il adresse un signe de tête au marshal et se tourne vers moi.

- On a abattu le dernier au moment où il allait tirer dans la salle à travers la fenêtre. Nous l'avons pris de loin et nous avons donc dû tirer avec les carabines. Elles étaient chargées en charge deux et comme plusieurs tireurs ont ouvert le feu, le cadavre est très abîmé.

- Bon, puisque l'armée et le gouvernement s'entendent pour transformer cette gare neuve en abattoir, je vais faire retarder le départ du train jusqu'à l'arrivée du Maire. »

Nouveau coup de théâtre, un télégraphiste arrive avec un papier : « Où est le chef de gare ? »

- Ne hurle pas comme cela, je suis ici ». L'homme a poussé la porte qui donne vers le quai et entre en grommelant : « Ah merde ! Ça pue, ce sang, j'en ai même sur la tige de mes bottes... Fais voir ce télégramme ». Il lit le message.

- Marshal, désolé de vous décevoir. Le train partira à l'heure avec tous ses passagers. Ce câble vient de Columbia et il intime l'ordre à toutes les personnes ayant autorité de faciliter les déplacements de ces messieurs et dames. Y compris la négresse. Il y a aussi une mention spéciale pour les militaires, les deux officiers et le détachement d'infanterie qui protège ce train.

- Marshal, puis-je vous parler à l'écart, avec le chef de gare et les deux officiers ?

- Oui, si vous le voulez.

J'explique que les « *gunmen* » nous ont été signalés par un câble parvenu à ville et dont il semble qu'il venait d'ici. Intrigué et énervé, le marshal reconnaît qu'il n'a pas eu vent de ce message. « Sinon, vous pensez bien que nous aurions contrôlé ce que voulaient ces gens. Je suis désolé que vous ayez dû vous défendre vous-mêmes. Heureusement qu'il n'y a pas eu de victimes dans vos rangs.

- Il est effectivement regrettable que vous n'ayez pas été prévenus vous et vos adjoints. Si nécessaire, je témoignerai de ce que vous et vos hommes, bien que non alertés, êtes intervenus avec rapidité et efficacité.

- C'est très gentil de votre part, mais de mon côté je tâcherai de remonter aux causes de ce dysfonctionnement. La police ferroviaire de ce triage en construction, c'est tout de même moi ! Bon, de toute façon je vous laisse donc repartir puisque ce sont les ordres.

- Je vous remercie mais nous repasserons ici par le train d'après-demain. Celui qui part de Columbia vers dix heures du matin.

- Ah, quand même. Je vois que l'on ne vous refuse rien. Comment, ne savez-vous pas ? C'est le train le plus beau du réseau S. & W.C. il y a comme dans les trains de longue distance vers l'ouest une voiture billard et une voiture restaurant...

- En effet, même en France nous n'avons pas encore de restaurant dans les trains. Mais je sais qu'ici, cela commence à se faire.

- Eh oui. Les trajets sont souvent longs et l'hiver il fait froid. Dans les trains du Nord, il y a même le chauffage. Et avec les voitures à couloir, il est possible de se rendre au « *Commodités* » qui sont dans l'un des fourgons de tête ou de queue. »

Nous prenons congé du marshal en prenant rendez-vous pour le surlendemain et regagnons le train. La locomotive est réattelée et le mécanicien fait donner du sifflet. Je vérifie que rien n'a bougé dans le compartiment. Tout est dans le même état que lorsque nous

sommes descendus. Je redescends sur le quai pour permettre aux dames de monter. Et je suis même obligé de pousser un peu la Bonne Lucie qui, vu sa corpulence, a du mal à escalader le marchepied.

Ensuite je me recule pour jeter un dernier regard méfiant au convoi. Rien ne permet d'être certain que toute menace ait disparu. Je commence à comprendre pourquoi à peu près toutes les lignes ferroviaires de ce pays sont surveillées par ces polices privées que l'on nomme « vigilantes ». Je me demande si cette situation est propre aux États du Sud ou si c'est le cas partout. À voir comme les gens d'ici ont fait de l'arme individuelle une seconde nature, je pense que les risques que présentent les voyages sont réels et généralisés.

Je ne m'étais pas rendu compte du nombre de voyageurs qui étaient descendus à l'escale. C'est les voyant remonter que je le mesure. Dans un compartiment proche du nôtre montent une série de nouveaux voyageurs avec leurs bagages. Une jeune dame aide sa servante noire, peut-être esclave, à monter. La pauvre servante porte une ample robe verte à large faux-col de dentelle blanche qui serait à la mode en France si elle était à sa taille. Manifestement, la femme ne sait pas trop comment monter dans la voiture avec. Notre officier du génie attend patiemment que le monsieur qui s'éventait et la dame qui voyage avec lui soient remontés dans leur compartiment pour rejoindre le nôtre situé juste après. Je note au passage que la portière de notre compartiment est refermée.



*Notre officier du génie attend patiemment...*

Après un laborieux rembarquement, le convoi repart. Encore émus par l'incident de la gare, nous restons silencieux un moment. Placidement, Tertullien prend dans le sac de voyage qu'il a placé sous la banquette un coffret en bois portant la marque de la maison Lefauchaux. Il en sort une toile d'arme en lin ciré et l'étale sur le coffret refermé posé sur ses genoux. Après avoir désapprovisionné le barillet, il démonte son arme en utilisant l'outil de démontage multi usage. Il passe un tampon huileur dans le canon et les deux chambres du barillet qui ont tiré. « Je nettoierai mieux tout cela une fois arrivé. » Son idée n'est pas mauvaise. Je lui emprunte son huile, sa baguette et son tampon huileur. Mais le canon central du LeMat est d'un calibre vraiment très au-dessus de onze millimètres pour que le tampon de feutre soit utile. Amusé, l'officier du Génie me tend une trousse de nettoyage de carabine Maynard avec des carrés de toile destinés à être montés sur des lavoirs à ficelle ou sur des baguettes. Je le remercie fort parce que grâce à lui j'ai pu huiler mon canon sans sortir le coffret de mon LeMat. J'essuie toutefois du mieux possible le gras du canon avant de remettre l'arme dans son étui parce que l'huile est légèrement noire.

La Bonne Lucie nous chine en créole de faire ainsi en public la « toilette intime » de nos outils de travail. Et l'officier nous regarde, apparemment intrigué de la relation assez affectueuse et peu formelle que nous entretenons avec cette femme noire qui est sans doute à ses yeux une esclave. Je regarde le paysage en me remémorant la scène de la gare. Tertullien me fait remarquer les poteaux de bois plantés à intervalles réguliers qui longent la voie. Il me montre aussi que sur certains on peut voir des fils qui descendent de la ligne vers une boîte accrochée à hauteur d'homme au bas du poteau. Il a parlé français et non créole. Alors l'officier du Génie nous explique en anglais qu'il s'agit du télégraphe électrique qui permet de communiquer rapidement à travers l'Amérique du Nord. Les fils qui descendent de certains poteaux permettent à une équipe dotée d'un manipulateur de télégraphe de se brancher sur la ligne et de communiquer avec le central dont dépend la ligne.

- On peut donc, si on a cet appareil, capter tous les messages qui passent sur la ligne... » Je suis dubitatif quand à la discrétion du Télégraphe. À mes yeux, cela ne remplacera jamais la Poste.

- Certes, c'est la rançon de la modernité. Mais le risque est encore plus grand avec le télégraphe optique ou les signaux de fumées chers aux indiens et aux trappeurs. Monsieur, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais vous laisser mes adresses postales mais aussi l'adresse télégraphique où vous pourriez me faire parvenir de vos nouvelles. Et surtout si vous aviez des informations sur les motivations de nos agresseurs de ce jour, je vous serais reconnaissant de bien vouloir me les faire parvenir. » Ce disant, il note sur une feuille de papier plusieurs lignes en s'appuyant sur la tablette pliante qui se range sous la fenêtre proche de son siège. Je découvre ainsi l'existence de cette tablette. Je n'en avais jamais remarqué dans les voitures de première classe en France. En souriant, il me tend le papier :

- Pouvez-vous lire mon écriture ? »

Il a une calligraphie remarquable. Il m'explique quelques détails sur ses adresses. Comme son nom est porté en haut de la feuille je lui remets une carte de visite que le prends dans mon portefeuille. J'y ai porté l'adresse de la plantation puisque c'est encore pour un certain temps notre domicile. Un certain temps qui me paraît de moins en moins défini...

\*  
\*   \*

La voiture qui nous prend à la gare est une grosse berline fermée de couleur noire. Nous y prenons place tous les quatre. Nos bagages prennent place sur le toit, arrimés au porte-bagages. Les gens qui nous entourent ressemblent à des agents de Pinkerton. Ils sont accompagnés d'agents de police en uniformes avec, pour certains, une version courte de la carabine Maynard ou des « *coach guns* ». Tous portent en deuxième arme un type de revolver

que je commence à connaître. Il s'agit de variante du Colt modèle 1851 dont beaucoup sont construits sous licence en Virginie près de Richmond. Mais ceux-ci ont un canon plus court que ceux que j'ai pu voir jusqu'aujourd'hui.

La voiture nous emporte rapidement vers la ville et l'hôtel qui nous est réservé. Bientôt, la voiture roule sur une chaussée pavée sans doute de bois parce que le roulement est souple et silencieux. Les chevaux d'escorte nous accompagnent dans un clapotement mat sans glissade. Lorsqu'après avoir ralenti nous franchissons un portail monumental pour entrer dans une vaste cour, le roulement et les pas des chevaux redeviennent bruyants. La cour est pavée de larges plaques de pierre épaisse. La voiture s'arrête devant un escalier à double volute qui conduit à un perron majestueux. Toppenot a réservé deux suites réunies par un salon commun. « Ainsi, nous explique le directeur de l'hôtel qui nous conduit à nos appartements, Mademoiselle Toppenot aura toute liberté de disposer de sa domestique et vous messieurs pourrez vaquer à vos occupations sans les déranger. »

L'hôtel est situé tout près du siège du Capitole de l'État de Caroline du Sud. Il est très confortable et notre « longue suite » est dotée d'éléments de confort du dernier cri. Nous avons même une salle de bain avec baignoire dans chacune des deux suites réunies pour nous. Nous en avons entendu parler par la famille Toppenot, mais comme des enfants, nous prenons plaisir à faire fonctionner les robinets à débit réglable qui permettent de faire couler l'eau de deux tuyaux dans la vasque de lavabo ou dans la baignoire. Quelle joie de pouvoir prendre un bon bain avec des sels de toilette !

Tertullien préférant s'assurer de l'horaire des repas avant de se décrasser, il me laisse la salle de bain pour aller s'occuper de ces questions d'intendance. Il prend un certain temps avant de remonter. Je suis rhabillé de frais lorsqu'il arrive. Il me tend un message qu'il a pris à la réception.

- Tiens, le directeur de Cabinet du Lieutenant-Gouverneur nous a fait porter ce pli. Ce sont paraît-il les directives pour notre entrevue avec le Président. »

J'ouvre le pli cacheté à la cire. Il y a deux feuillets l'un signé du Gouverneur de l'État de Caroline du Sud, Son Excellence Francis Wilkinson Pickens, et l'autre, effectivement, du Directeur de cabinet de son Lieutenant-Gouverneur qui tient un peu le rôle de vice-président. Par le premier feuillet, le Gouverneur nous invite à déjeuner à sa Résidence, Hélène, Tertullien et moi. Il a joint un carton par lequel il convie Lucie à partager le déjeuner des préceptrices de ses enfants, également à la Résidence.

- Jezi Josèf ! » s'exclame Tertullien, « la doudou de ta fiancée est une star ! Comment le gouverneur a-t-il eu connaissance de sa venue ? »

Une voiture du gouvernement viendra nous chercher demain matin vers dix heures. Comme à la suite du déjeuner nous serons reçus en audience par le Président il nous faudra nous mettre en tenue d'audience, c'est-à-dire en costume et cravate avec chapeau. Pour nous, le chapeau c'est le haut-de-forme. Heureusement que nous avons prévu l'éventualité de devoir nous habiller de manière officielle.

Nous dînons à l'hôtel. Nous avons bien envisagé de faire un tour en ville pour nous dégourdir, mais le policier mis à notre disposition nous en dissuade. Des « mouches » ont signalé au chef de la police la présence d'étrangers à mines de chasseurs de primes aux alentours de notre hôtel. Et donc du Capitole et de la Résidence. Plutôt que de sortir, nous préférons aller dans le parc de l'hôtel profiter de la tiédeur odorante de cette soirée de fin avril. Un esclave en livrée nous apporte les journaux du soir. Je parcours la « une » du mien *The Anderson Intelligencer* tandis que Tertullien épluche *The Palmetto Gazette*. Les sources des deux journaux doivent être les mêmes parce que la relation de l'évolution de la montée des périls est la même dans les deux quotidiens. On signale aussi dans les deux l'escale de demain du Président Jefferson Davis à Columbia.



Je suis sur le point de lire ce que dit la presse de cette visite lorsque le policier chef de notre escorte m'annonce la venue d'un « clerk », c'est-à-dire d'un secrétaire du cabinet du Lieutenant-Gouverneur. Je me lève pour aller à la rencontre de ce monsieur. Il a le visage ouvert et avenant. Il me tend un vieil exemplaire de *The Anderson Intelligencer*.

- Ah, je vois que vous avez commencé à lire ce quotidien. En voici le numéro de l'édition du matin du jeudi 21 février de cette année. En colonne deux à la une, vous avez une biographie succincte du Président Jefferson Davis. Le directeur de cabinet du Gouverneur pense que cela pourrait vous être utile. Il y a l'essentiel et rien que cela. Sans prise de position politique. »

Je remercie vivement ce secrétaire diligent qui repart aussi vite qu'il est arrivé. Sitôt à nouveau au calme, je me plonge dans la lecture de cet article qui date de plusieurs semaines.

*The Anderson Intelligencer*—PUBLISHED AT PONTIAC, MICH.

ANDERSON COURT HOUSE, S. C., THUR

	<b>The President.</b>	<b>Lincoln at Indianapolis.</b>
<p>ER, CE. 2.00 S, eral the = = and that</p>	<p>A sketch of the prominent man who is to share in North America the honors of the Presidential chair with Abraham Lincoln for the next four years is at the present moment especially <i>apropos</i>.  HON. JEFF. DAVIS, PRESIDENT.—Few men have led a life more filled with stirring or eventful incidents than Jefferson Davis. A native of Kentucky, born about 1806, he went in early youth with his father to Mississippi, then a Territory, and was appointed by President Monroe, in 1822, to be a cadet at West Point. He graduated with the first honors in 1828 as Brevet 2d Lieutenant, and at his own request was placed in active service, being assigned to the command of General (then Colonel) Zachary Taylor, who was stationed in the West. In the frontier wars of the time young Davis distinguished</p>	<p>We republish the speech of Mr. Lincoln at Indianapolis, as we find it in the Philadelphia papers: INDIANAPOLIS, February 11.—The approach of the train bearing the President elect and his party was announced by firing a salute of thirty-four guns. The President elect was received at the depot by Governor Hunter, and escorted in a carriage drawn by four white horses. A large procession was formed and great enthusiasm manifested along the line of march. Mr. Lincoln stood erect in his carriage, acknowledging the welcome of the surrounding thousands. On reaching the Richard Bates House the procession halted, and Mr. Lincoln was escorted to the balcony, where he addressed the throng of people as follows:</p>

*La rédaction a inséré une biographie du nouveau Président de la Confédération des États d'Amérique ; elle a aussi inséré dans la colonne voisine un sujet sur le déplacement à Indianapolis du Président nouvellement élu Lincoln et repris son discours à cette occasion.*

Je note que si la rédaction a inséré une biographie du nouveau Président de la Confédération des États d'Amérique, elle a aussi inséré dans la colonne voisine un sujet sur le déplacement à Indianapolis du Président nouvellement élu Lincoln qui n'avait pas encore pris ses fonctions le 11 février dernier. Est-ce vraiment de l'objectivité journalistique ou plus prosaïquement de la prudence d'apôtre de la mauvaise foi ?

Je verrai cela avec le temps. Mais il me tarde de savoir exactement ce que va me dire le Président Davis qui doit, selon le journal, « partager en Amérique du Nord les honneurs d'un siège présidentiel avec le Président Lincoln pour les quatre années à venir ».

Une fois la presse exploitée, je décide d'aller me coucher. Depuis cet article de février dernier, il semble que les choses ont évolué vers la tension plutôt que vers une coexistence pacifique. Manifestement Lincoln ne tient pas à partager la souveraineté sur ce qui était en train de devenir les États-Unis. Il reste encore à l'ouest une « *frontier* » qui progresse toujours plus vers l'ouest en venant d'ici et vers l'est en partant de la côte du Pacifique. Immédiatement derrière se trouvent des « *territories* » qui deviennent peu à peu des États ou qui se rattachent aux États existants sous forme de nouveau *counties* eux-mêmes divisés en district et en paroisses. Je suis en tenue de nuit et sur le point de me coucher pour lire quelques pages du roman à thèse de Mme Beecher Stove. Surtout pour profiter de la lueur du bec de gaz qui donne une lumière bien planche. Je n'ai pas le temps de prendre le livre que j'entends un gratouillis à ma porte. Je crois reconnaître la menotte de ma chérie. J'entrebâille l'huis. C'est bien elle. Tout au long de la journée nous avons observé une stricte décence qui convient à des gens bien élevé. Cette visite qui rompt avec les convenances a pour moi un léger parfum de soufre qui ne me déplaît pas.

- Pierre-Hubert, pensez-vous que je puisse vous accompagner chez le Président ?

- Mais bien sûr, ma chérie. Je pensais m'en ouvrir à vous au petit déjeuner. Il faudra donc que je voie dès le début de la matinée avec l'officier d'escorte pour que vous nous accompagniez.

- Inutile, mon cher fiancé encore secret. Ma place est déjà prévue dans les voitures et à la Résidence. Non seulement pour le déjeuner, mais aussi pour « *the call* ».

Elle veut dire l'entrevue.

- Et comment se fait-ce ? Par quelle intrigue ? En laquelle de vos nombreuses qualités m'accompagnez-vous ?

- Vous me taquinez. Je suis, je vous le rappelle, votre associée pour votre fonction de photographe. Vous êtes une entreprise multiple à vous seul. Géomètre, professeur de tir pour militaires, mais aussi photographe et agent de bons offices.

- Et le Président Davis sait-il tout cela ?

- Notre Président sait tout.

- Sait-il que vous me rendez visite lorsque je suis en chemise de nuit ? Et si Madame votre mère nous voyait ?

- Lorsque mes parents se sont mariés, je me blottissais déjà dans le sein de ma maman. Elle me comprendrait donc.

- Et Monsieur votre père ?

- Il serait sans doute plus irrité. Pas de savoir que nous avons devancé l'événement, mais par crainte que cela se sache.

- Et la bonne Lucie, qu'en dirait-elle ?

- C'est elle qui surveille qu'on ne vienne pas cette nuit dans ma chambre. »

C'est ainsi que cette deuxième nuit « passée dans le péché » nous trouve encore ensemble au matin...

Au réveil, je me rends compte de ce que je ne sais toujours pas comment le cabinet du Lieutenant-Gouverneur a pu prendre la décision de faire participer Hélène à la réunion avec le Président. Et comme ma fiancée occulte vient de regagner sa chambre en catimini, je ne puis la presser de questions pour savoir ; hier soir, elle a évité de me donner quelque réponse que ce soit à ce sujet. Je me doute donc qu'il s'est tramé ou ourdi quelque chose dans notre dos à Tertullien et moi. On veut se servir de nous. Alors le doute naît en ce petit matin à Columbia. Je décide de me lever en silence. Je rouvre le gaz de l'applique qui était restée en veilleuse et je me lève. Pour aller à la salle de bain de notre suite je dois passer par le salon.

J'y trouve Tertullien déjà debout, ou plutôt assis dans un fauteuil club en train de lire avec attention le journal que j'ai laissé sur la table basse hier soir.

Mon acolyte lève la tête et me fait un signe de la main. Décidément, je suis heureux de voir que nous sommes vraiment amis et qu'il se sent complètement libre avec moi. Quand je repense au début de notre rencontre j'ai du mal à me souvenir que c'était il y a si peu de temps ; même pas deux ans.

- As-tu lu toute la Une ?

- Essentiellement les deux colonnes sur la biographie de Davis et le discours de Lincoln à Indianapolis.

- Et l'article sur la visite de Frederika Bremer au Pape Pie IX ? Celui intitulé *Admirable Advice From The Pope* en fin de troisième colonne.

- Quand j'ai vu le titre, je me suis dit que je n'aime pas trop voir le Pape se mêler de politique.

- Décidément, le Saint-cyrien, tu es vraiment imprégné de ton Bonaparte.

- Moi ? Moi qui suis légitimiste ?

- Toi. Tu ne pardonnes pas au Pape de s'être moqué de ton Dieu militaire et de l'avoir traité de « *tragediante* » et puis de « *comediante* ». Mais tu devrais lire cet article. Va te laver, d'abord. Hélène a beau s'être esquivée discrètement, tu es encore imprégné de son parfum. »

Il se replonge dans la lecture de l'*Intelligencer* d'hier soir sans attendre de réponse de ma part. C'est idiot, mais je ne trouve rien à répondre et j'ai l'impression d'être un gamin pris en faute. Lorsque je sors de la salle d'eau où j'ai fait une toilette poussée et me suis rasé avec soin, Tertullien me fait signe de m'asseoir. Il est encore trop tôt pour le petit déjeuner.

- Avant que tu te décides à suivre le conseil de ton ami « Matignon » et de lire ce que le Pape envoie comme avis éclairé aux Sudistes, j'aimerais que tu me dises si cette visite au Président Davis te paraît naturelle. Je m'explique : ce bonhomme, West-pointien, général de corps d'armée qui après avoir fait la guerre contre le Mexique comme colonel commandant un régiment avec lequel il s'est battu brillamment, a eu une carrière politique en pointillé, en quoi peut-il avoir eu vent de notre existence au point de nous convoquer en audience ?

Je ne mets en doute ni ton génie ni ma formidable intelligence, mais enfin nous ne sommes dans ce pays que depuis même pas trois mois. Et nous sommes des étrangers, même pas des immigrants nouvellement arrivés. On nous reçoit comme des nababs dans une longue suite qui doit coûter par nuit au moins un mois de salaire d'un contremaître de plantation de coton, à quatre personnes dont deux femmes, cela ne te paraît-il pas trop beau ?

- Si. Et je pense que nous nageons dans un flot d'hypocrisie depuis que Toppenot nous a mis au courant de la nécessité de notre voyage ici pour rencontrer Davis. Je me demande même si Hélène ne se joue pas de moi. J'ai du mal à croire à ma bonne fortune.

- Ta bonne fortune ?

- Elle était pucelle, je puis te le dire. Elle ne s'est pas donnée à moi sans raison.

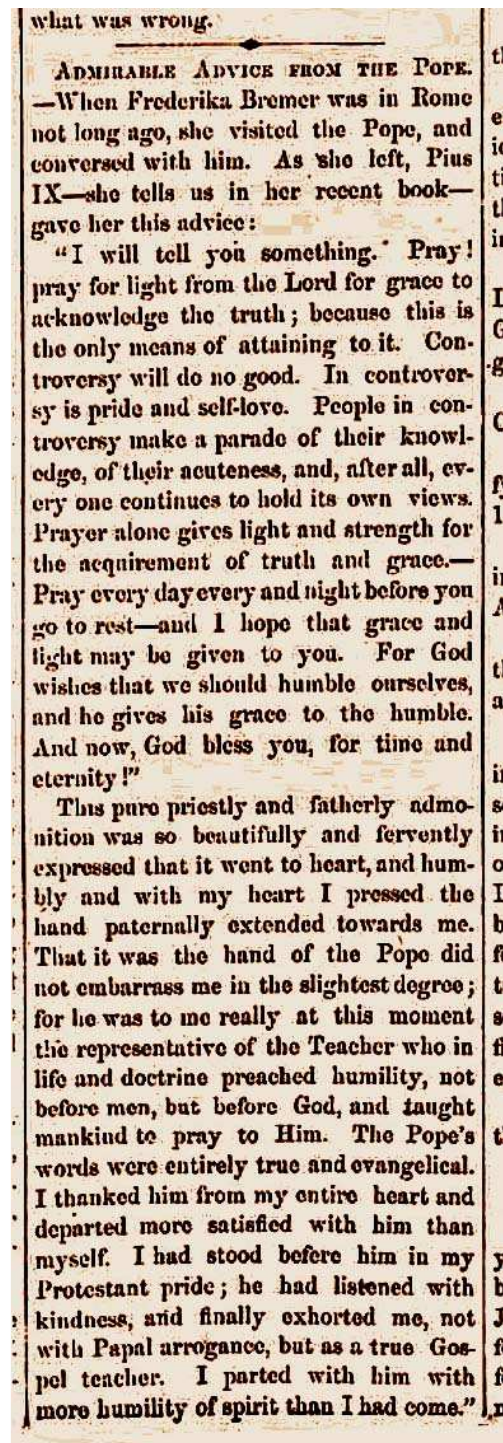
- Mon pauvre Pierrot, elle en a une, de raison, et ça saute aux yeux : elle t'aime. Et dans la situation de guerre qui approche, elle voit dans cet amour auquel tu réponds une lueur d'espoir.

- Soit, mais elle m'a avoué hier soir, avant que nous... enfin tu vois... elle m'a avoué, donc, que le président l'a fait compter dans la délégation pour l'audience et qu'elle est conviée au *lunch*. Il a donc connaissance de sa venue avec nous.

- Mon grand, cela corrobore mon sentiment non de méfiance mais de circonspection vis-à-vis de cette audience. Il me tarde d'être à tout à l'heure pour en avoir le cœur net. Bon, maintenant au travail et lis la sainte parole de Pie IX. »

Je me fais une violence après avoir jeté un coup d'œil à ma montre. Il est à peine six heures et demie. Normalement je remonte ma montre une heure plus tard, mais de peur

d'oublier, je le fais tout de suite. Je la remets pensivement dans son gousset avant de reprendre le journal.



Je ne vais pas traduire tout l'article. Mais c'est effectivement intéressant de noter que cette femme protestante convaincue et connue pour ses engagements s'est rendue à Rome pour y rencontrer le Saint Père.

Cet article se trouve juste sous celui consacré au discours d'Indianapolis. Ledit discours présageait mal des dispositions intellectuelles de Lincoln dès avant sa prestation de serment. En février dernier, déjà il annonçait la couleur en posant la question de l'unicité et de l'unité de la Nation – sous-entendu les États-Unis – par rapport à l'autonomie des États.

Lorsque le Pape, dans l'article de presse dit que la controverse est stérile parce que dans une controverse chacun veut par fierté et amour-propre mal placé faire valoir ses vues sans écouter son interlocuteur, on peut dire que c'est un éclairage sur le discours d'Indianapolis. Éclairage prophétique ou prémonitoire parce que je pense que Mme Bremer s'est rendue à Rome bien avant ce discours.

Bon, qu'ensuite il prône la prière, cela me paraît naturel de la part de quelqu'un qui est avant tout un prêtre même si c'est aussi le pasteur de toute l'Église catholique.

Seulement le bon Lincoln, qui ne rit que quand il se pince les doigts dans une porte, va-t-il être sensible aux arguments du Pape lui qui est si rigidelement protestant ? Et apparemment si engagé dans la controverse.

Et je me demande quel genre de bonhomme est Davis. L'article sur lui précise qu'il n'est pas un « *Fire-cater* » c'est-à-dire qu'il n'est pas du genre à mettre de l'huile sur le feu, mais ne se sent-il pas trop engagé pour reculer ? La Caroline du Sud a fait sécession. De nombreux États ont suivi et Davis vient de prêter serment comme président de cette nouvelle Confédération des États d'Amérique. Il est paraît-il un peu collet monté, quoique d'un tempérament amical et aisément liant. Seulement cela ne me dit ni où il veut mener la Confédération ni ce qu'il attend de nous. Où tout cela va-t-il nous mener ?

\*

\* \*

- Mon vieux Tertullien, plus ça va plus je me dis que tout ceci pourrait bien nous conduire dans une sacrée fosse à purin.

- Si c'était le cas, avec nous dedans je me dis qu'il faudra à tous ces braves gens une solide unité et un sacré courage pour arriver à sauver leur purin. Mon bon Pierre-Hubert, je me sens émoustillé comme un étalon en rut devant toute une pâture de poulinières en chaleur.